

PAUL VERCHÈRES

Altitude 10,000



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-066

Altitude 10,000

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 590 : version 1.0

Altitude 10,000

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Il n'y avait que dix passagers dans les dix-huit sièges disponibles de l'avion.

Tous des hommes, excepté un siège seul, dans la rangée simple, où il y avait une femme.

Une jeune femme, très chic.

Elle s'était collé le nez à la fenêtre, et n'avait pas quitté le panorama des yeux.

Elle était grande, brune, et elle portait des vêtements d'une coupe magnifique, sortant de chez le meilleur faiseur.

Quand elle était montée à bord de l'avion, l'hôtesse n'avait pu réprimer un regard d'admiration, car en plus d'être fort bien mise, la jeune femme était extrêmement jolie.

Les autres passagers, les hommes, l'avaient aussi regardée.

Mais elle ne s'était souciée de personne, et elle

avait pris place dans un fauteuil libre, dans la rangée simple à droite en entrant dans l'aérobis.

Et dès le décollage, elle s'était collé le nez à la fenêtre.

L'hôtesse fit le tour de ses passagers, s'assurant que tout allait bien, qu'ils étaient confortables, qu'ils ne manquaient de rien.

Les neufs passagers masculins représentaient à peu près tous les types d'hommes.

Des grands et des courts, des bedonnants et des minces, l'un d'eux franchement maigre.

Il était assis en vis-à-vis avec la belle passagère.

C'était un homme très grand, très maigre.

Et comme tous les hommes de ce type, il était courbé.

Il pouvait avoir quarante ans, peut-être plus. Et il avait le visage jaune, bilieux, la mine désagréable.

On voyait facilement qu'il ne souriait jamais, ou à peu près pas. Il monta à bord le dernier de

tous, un peu en retard, car il dut courir pour, rejoindre l'avion avant que l'hôtesse ne referme la porte.

Il prit place dans le fauteuil sans que la jeune femme se soit retournée.

Il avait jeté un coup d'œil vers elle, mais son visage n'avait montré aucune expression.

Pas même de l'admiration.

L'avion s'ébranla, et lentement alla se placer à la tête de la piste d'envol qui lui avait été assigné.

Là, le pilote exécuta une dernière vérification de l'appareil. Il tourna les moteurs à pleine vitesse contre les freins bloquant les roues.

Puis il essaya successivement les ailerons, le gouvernail, tant de direction que de profondeur.

Puis la tour de contrôle donna le signal, et l'avion décolla doucement.

Doucement d'abord, puis plus vite, toujours en accélérant.

La vitesse atteinte devint oppressante, le sol se déroulait en une vision rapide et indistincte.

Puis, soudain, l'asphalte de la piste se déroba sous les roues de l'avion.

L'envol était pris sans encombre.

L'avion prit son essor, grimpa, tourna sur lui-même, et piqua le nez dans la direction opposée à l'effort de l'envol.

Un des passagers consulta sa montre.

– Dans deux heures nous serons à Toronto, dit son voisin.

– Nous y serions dans une heure et demie si ce n'était de ce satané arrêt à Ottawa...

– C'est vrai, dit le premier, que cet arrêt est embêtant. Je me demande pourquoi il n'y a pas d'envolée directe à Toronto. Nous n'avons tout de même aucune affaire à Ottawa.

Dans la cabine de l'avion, les conversations reprenaient doucement, maintenant que l'appareil était à son altitude.

Ici et là on entendait des bribes de phrases.

Le craquement des journaux.

Il se faisait une vie calme, ici à bord du

vaisseau aérien.

La femme avait toujours le nez collé à la fenêtre.

Son voisin vis-à-vis avait sorti un journal, et il lisait paisiblement.

L'hôtesse avait commencé à offrir du café aux passagers, en commençant par ceux d'en avant.

Le premier siège était occupé par un jeune homme, bien mis, quoique sobrement.

Il était grand et il avait un sourire engageant, de longues mains fines.

L'hôtesse le trouva gentil.

Elle retourna à l'arrière, consulta la liste des passagers, et ne put réprimer une exclamation en lisant le nom de ce passager.

L'ex-gentleman-cambrioleur Guy Verchères, autrefois célèbre pour ses lupinades, maintenant célèbre à cause de ses talents de détective qui lui avaient valu de solutionner des causes importantes, et d'une extrême difficulté.

L'hôtesse avait souvent lu des articles de

journaux relatant ses exploits.

Et voici qu'il était à bord l'avion, filant vers Toronto.

Elle retourna porter le café à Guy Verchères, qu'elle trouva en train de lire un journal.

Puis, elle continua son service, procurant à chaque passager le café demandé.

Elle apporta la tasse au passager maigre, qu'elle avait sur sa liste au nom de Valère Levesque.

Puis à la belle femme si bien mise.

Et l'hôtesse, son travail terminé, retourna à sa cuisinette, à l'arrière de l'avion.

La belle voyageuse dégusta une partie de son café, puis elle se leva, et vint à la toilette, derrière l'avion.

Elle ne fut là, cependant que quelques secondes, et sortit aussitôt.

Elle retourna à sa place, prit le café qu'elle avait déposé sur le support de métal à côté du siège, et le but lentement.

Quelques minutes plus tard, l'hôtesse aperçut la passagère debout, qui se tenait à la gorge, qui semblait étouffer.

Elle fit quelques pas dans l'allée, murmura des mots que personne ne comprit, et s'abattit, le visage violacé.

L'hôtesse et les passagers se précipitèrent, mais il était trop tard.

Elle était morte.

II

Un tohu-bohu de tous les diables s'ensuivit, chaque passager désirant savoir ce qui arrivait.

Ils étaient tous dans l'allée, et le pilote, sentant que quelque chose n'allait pas, par les soubresauts infligés à l'avion dans ce déplacement de poids, envoya le copilote faire enquête.

L'hôtesse calmait ses gens.

– Prenez vos sièges, je vous prie. Ne restez pas debout dans l'allée.

Mais on ne lui obéissait pas.

Il fallut que le copilote s'en mêle.

Il poussa ici, repoussa là, se fraya un chemin. Finalement il réussit à dégager le passage.

Sa voix avait plus d'autorité que celle de l'hôtesse...

– Chacun à sa place. Personne debout.
Gangway, please !

Il mena chaque passager à son fauteuil, rétablit le calme, et aida l’hôtesse à traîner le cadavre de la femme vers l’arrière de l’avion.

Guy Verchères les avait suivis.

Le copilote se tourna, nerveux, et demanda à Guy d’une voix sèche :

– Qu’est-ce que vous voulez, vous ?

L’hôtesse murmura une protestation, mais le geste de Guy l’arrêta.

– Un moment, dit Verchères. Je suis membre spécial de la police provinciale de toutes les provinces du Canada. Je suis donc autorisé à faire les premières constatations ici. Voici mon identification.

Il montra ses cartes et lettres de créance.

Le copilote s’excusa.

– Je vous demande bien pardon, monsieur Verchères, je ne savais pas que c’était vous.

Et il se tourna vers l’hôtesse :

– Vous pouvez procéder, monsieur Verchères. Avec lui l'affaire est entre bonnes mains.

Et il retourna à la cabine d'avant, mettre le pilote au courant de ce qui se passait.

Verchères resta seul avec l'hôtesse et le cadavre, à l'arrière de l'avion.

Il se pencha, prit la sacoche de la femme, toujours pendue à son bras.

Il l'ouvrit.

L'accessoire contenait les choses usuelles dans une sacoche de femme. Une minaudière, du rouge à lèvres, quelques sachets, un calepin que Verchères mit dans sa poche.

Il y avait un stylo et un crayon automatique, un porte-monnaie contenant cinq cents dollars, des chèques de voyageurs au montant de mille dollars. Des bagues, quelques crayons, des cartes d'affaires annonçant des salons de beauté divers, des « bobby-pins », et une enveloppe adressée au nom de Mademoiselle Gisèle Rocheleau.

Et dans le fond de la sacoche, un revolver calibre trente-deux, avec dix balles de rechange et

un barillet plein.

Guy Verchères prit le revolver et le tint expertement entre deux doigts, pour ne pas gaspiller les empreintes digitales qui pourraient s'y trouver.

– Voilà, dit-il, une bien étrange chose à trouver dans une sacoche de femme.

Il le remit là, puis se releva.

Il prit le calepin dans sa poche.

La plupart des feuilles étaient blanches. Seules quelques feuilles au début portaient de l'écriture.

Des adresses.

La plupart des adresses de fournisseurs, des salons de beauté, des magasins de chapeau, enfin tout.

Deux adresses qui attirèrent l'attention de Guy Verchères.

L'une ne comportait que deux initiales, V.L. et un numéro de téléphone : SYcamore 7532.

L'autre semblait être une chambre d'hôtel, 2661, et il y avait une initiale et une date, V.

(encore V ?) et la date du 16 juin, dans 14 jours de là, si c'était pour la même année.

Ces deux inscriptions étaient sur la même feuille.

Verchères arracha la feuille et la mit dans sa poche.

– Excusez-moi, dit l'hôtesse, mais nous allons atterrir à Ottawa dans quelques minutes.

– Bien.

– Qu'est-ce que nous allons faire ? Laisser le cadavre à la police d'Ottawa ?

Mais Verchères sourit.

– Rien d'aussi simple que ça, dit-il, rien d'aussi simple, mademoiselle. L'avion va arrêter à Ottawa, et il va rester là. Nous avons une investigation de meurtre à faire...

– De meurtre ?

– Oui. Cette passagère était en bonne santé lorsqu'elle est montée à bord tout à l'heure. Maintenant elle est morte. Et si je puis juger par l'odeur qui se dégage de sa bouche, elle a été

empoisonnée au cyanure de potassium. Le poison est foudroyant, ce qui signifie qu'elle l'a absorbé ici dans l'avion. Je veux en savoir plus long.

– Ce pourrait être un suicide ? Elle est allée à la toilette quelques minutes avant de tomber morte.

– Mais je ne crois pas que ce soit un suicide, dit Verchères. Où est sa tasse de café ?

Il alla vers le fauteuil qu'avait occupé la morte, et il prit la tasse qui était là. Une tasse en papier-carton, avec une anse spéciale en plastique, servant de support.

Il rapporta la tasse en arrière, la pencha un peu, parce qu'il restait un peu de café au fond et il voulait voir la paroi jusqu'en bas, et le fond aussi.

Des cristaux.

Des petits cristaux blancs qui ne s'étaient pas dissous. Plus gros que du sucre.

– De quelle sorte de sucre vous servez-vous sur cet avion ? demanda Guy.

– Du sucre de betterave.

– Il est plus fin que le sucre ordinaire, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Alors voici le poison qu'a ingurgité la jeune femme. Voyez-le au fond de la tasse. Du cyanure de potassium. Pour qu'il en reste tant que ça là, il a fallu que le café en contienne au moins une dizaine de grains. De quoi tuer une dizaine d'hommes de façon foudroyante.

L'hôtesse se tenait la main à la gorge, horrifiée.

Elle regardait Guy Verchères avec les yeux grands comme des soucoupes.

L'avion atterrissait.

– Votre devoir, dit Guy. Aller à votre devoir, nous arrivons...

L'hôtesse s'avança dans l'allée, exigeant de chaque passager qu'il attache sa ceinture de sûreté.

Puis l'avion se posa, léger, élégant, puissant, sur la piste d'envol à Uplands, près d'Ottawa.

Il franchit le ravin puis vint toucher terre quelque cent pieds plus loin.

Quelques secondes plus tard il arrivait devant les bâtisses de l'administration, comme un grand oiseau pantelant, ses hélices frappant l'air au ralenti, comme des ailes de goéland.

Mais les passagers ne débarquèrent pas.

Comme ils se levaient, Guy Verchères avait dit, debout dans la porte :

– Un instant, messieurs, s'il vous plaît. Veuillez ne pas bouger. Il y a eu un meurtre à bord, et vous ne pourrez quitter l'avion tant que la police ne sera pas ici.

En grommelant, les passagers obéirent.

« L'un d'eux, se disait Guy Verchères, est le meurtrier de cette femme... mais lequel ? »

L'hôtesse ouvrit la porte pour laisser débarquer Guy, mais il n'eut pas besoin d'aller loin. Le copilote avait averti les autorités à Ottawa, et la police attendait, trois détectives de la police provinciale, deux constables, et un constable de la municipale.

Guy Verchères s'identifia.

Un regard de soulagement sembla passer entre les deux détectives qui semblaient être en charge de l'escouade.

Si Guy Verchères était là, tout allait bien, tout irait bien...

Mais Guy les détrompa.

– Je ne suis pas en juridiction ici, dit-il, qui est en charge de cette escouade ?

L'un des détectives s'avança.

– C'est moi. Lieutenant O'Reilly.

– Bon. Alors prenez charge...

– Et vous, monsieur Verchères ?

– Moi, je vais vous aider, mais je ne puis prendre charge officiellement d'une investigation.

– Non, c'est vrai.

– Alors prenez charge, et je resterai un peu en arrière, à vous aider si vous avez besoin.

– Nous allons faire entrer les passagers dans le

bureau d'Air-Canada, ici, et nous immobiliserons l'avion au sol tant que nous n'aurons pas fini les diverses investigations à bord...

– C'est ce que je pensais aussi, approuva Guy.

– Quelle sorte de meurtre ?

– Un empoisonnement. Le message disait un meurtre ?

– Non. Simplement une morte qui pouvait être une mort subite, un meurtre ou un suicide. Le copilote, dans son radiogramme au contrôle, disait qu'il croyait à l'empoisonnement, à cause de la couleur du visage...

– Oui, violacé.

– Alors nous avons préféré venir au cas.

– Vous avez bien fait, c'est un meurtre...

– J'ai deviné ça par votre visage et vos manières, dit le Lieutenant. Voilà pourquoi j'ai parlé de meurtre.

– C'est un meurtre en effet. Je donnerais dix ans de ma vie en gageure.

– Un soupçon défini ?

– Oui et non. La femme était préoccupée quand elle est entrée sur l’avion. Elle semblait distante, comme absorbée dans ses pensées. Puis elle n’est pas le type qui se suicide. Elle avait quinze cents dollars sur elle, et un revolver.

– Un revolver ?

– Oui. Voilà pourquoi j’incline vers le meurtre. Cette femme craignait pour sa vie. Seulement elle ne croyait pas que ce serait par le poison... Ce fut sa perte. Si elle s’était méfiée du poison...

Les détectives s’étaient rapprochés de la passerelle de débarquement, et ils écoutaient Guy Verchères discutant avec leur chef.

Soudain celui-ci se tourna vers ses hommes.

– Bon, dit-il, entrons. Il s’agit de sortir le cadavre de là-dedans. Portez-le dans le bureau du gérant ici, tel qu’entendu. Puis vous mènerez les passagers dans le bureau général. Gardez-le au secret, évacuez tout le monde.

– Et s’ils protestent ? demanda l’un des constables.

– Vous savez quoi répondre. Nous serons avec eux dans une demi-heure au plus.

Puis ils ouvrirent la porte de l’avion.

III

Maintenant, le calme était rétabli.

Les passagers avaient été menés, malgré leurs protestations, jusque dans le bureau général de la station aérienne.

Le cadavre reposait sur un divan, dans le bureau du gérant.

Guy Verchères, trois des détectives, dont O'Reilly, et l'hôtesse, étaient restés seuls à bord de l'appareil.

Guy était assis dans un fauteuil, le front plissé.

– Commençons par le commencement, dit Guy, Commençons par le café...

Ils avaient fait une fouille complète de la cabine, de fauteuil en fauteuil, mais ils n'avaient rien trouvé.

Les détectives étaient debout à l'avant, O'Reilly était assis vis-à-vis Guy Verchères, et

l'hôtesse était debout à côté d'eux..

– Que voulez-vous dire ? demanda l'hôtesse.

– Le café, quand vous l'avez servi, n'était pas empoisonné ?

– Naturellement pas, puisque tous les autres passagers en ont bu.

– Bon. Un point d'acquis. Donc nous savons que la tasse de café a été empoisonnée par après. Il ne reste que deux alternatives : ou la passagère a déposé elle-même le poison dans la tasse, ou quelqu'un l'a déposé.

– Dans le premier cas, ce serait un simple suicide, dit O'Reilly.

– Oui.

– Dans le deuxième cas...

– Dans le deuxième cas, quelqu'un dans l'avion a mis une dizaine de grains de cyanure de potassium dans la tasse de café de Gisèle Rocheleau.

L'hôtesse avait la liste des passagers dans la main.

Elle la consulta du regard.

– C’est le nom qu’elle a donné. Elle est inscrite ici au nom de Gisèle Rocheleau.

Guy tendit la main.

– Montrez cette liste, je vous prie ?

Il la parcourut rapidement des yeux.

Un nom arrêta son attention, Valère Lévesque.

– Voici quelque chose, murmura-t-il... Valère Lévesque. Les initiales correspondent dans les deux cas.

– Quel deux cas ? demanda O’Reilly.

Guy Verchères prit la feuille de carnet qu’il avait dans sa poche.

– Un petit calepin dans la sacoche de la jeune fille, dit-il, avec ces initiales et ces adresses. Vous voyez ça ?

Tout correspondait en effet...

Guy se leva.

– Vous savez, dit-il, nous perdons notre temps. Je suggérerais qu’un de vos hommes, O’Reilly,

s'occupe de retracer cette Gisèle Rocheleau. Qu'il communique avec Montréal, et qu'il nous procure le plus de renseignements possibles sur la jeune fille, ou femme... Sans ça, nous n'avancerons à rien. Il faut tout de même savoir qui soupçonner, hein ?

Il se tourna vers l'hôtesse.

– Quel siège occupait Valère Lévesque ?

– Le siège dix, vis-à-vis celui de la morte...

– Tiens, tiens, tiens... O'Reilly se leva à son tour.

– Flanagan, dit-il, Porteous et Girard, allez dans le bureau, là-bas, mais où les passagers ne vous entendront pas, et téléphonez à Montréal. À la police, au bureau d'Air-Canada, partout. Obtenez tous les renseignements que vous pourrez, nous avons besoin d'un historique complet de cette demoiselle...

Les détectives sortirent, et Verchères resta dans l'avion avec l'hôtesse et O'Reilly.

Mais ils ne pouvaient se cacher indéfiniment. Par trois fois des porteurs vinrent les avertir que

les passagers exigeaient de voir O'Reilly dans le bureau.

Finalement, avec un soupir, les deux hommes décidèrent, d'affronter ceux-ci.

Les quatre heures qui suivirent furent un véritable cauchemar pour Guy Verchères.

Les détectives assignés à la recherche de détails sur Gisèle Rocheleau avaient découvert une compagne de chambre, d'appartement plutôt, la sœur de Gisèle Rocheleau, et un ami. Et Guy avait demandé qu'on fasse venir ces gens par avion spécial immédiatement, pour retarder l'enquête le moins possible.

En attendant, les neuf passagers retardés menaient le plus beau tintamarre qui soit.

Chacun exigeait son avocat, d'autres voulaient invoquer la haute politique. C'était le carnage.

Et Guy essayait, empêchant en vain leur patience d'exploser.

Il était huit heures du matin quand l'avion avait décollé.

Il était maintenant midi, et rien ne s'était

encore produit.

Guy avait l'assurance que l'avion portant les deux témoins importants avait décollé à onze heures et demie.

Il serait ici dans quelques minutes, une dizaine de minutes au plus. Mais en attendant, les passagers se réclamaient de tous les articles de la Constitution, de la Charte des Droits de l'Homme, et de la Magna Charta.

Finalement, la tour signala qu'un avion arrivait, et Verchères vit atterrir un petit avion à six passagers.

Deux personnes en descendirent, un homme et une femme.

C'étaient les témoins si impatiemment attendus.

Guy Verchères les fit entrer dans un bureau attenant à celui du gérant.

Une grande jeune fille, aussi chic et aussi jolie que sa sœur défunte, mais plus jeune.

Un homme d'un certain âge, chauve, bien mis, au visage sérieux.

– Où est-elle ? dit la jeune fille, qui s'était présentée sous le nom de Berthe Rocheleau.

– Un moment, dit Verchères. Vous allez vous remettre un peu, ensuite vous pourrez la voir.

– Est-il nécessaire ? dit l'homme en s'épongeant le front,

(Celui-là portait le nom de Robert Lebœuf, industriel.)

– Naturellement, nous avons besoin de l'identification officielle avant de procéder.

L'industriel continua à s'éponger le front.

Il était vert.

Berthe Rocheleau avait une complète maîtrise d'elle-même.

– Allons-y, voulez-vous, dit-elle, j'aime autant que ça se fasse... tout de suite.

– Fort bien, acquiesça Verchères. Par ici.

L'identification fut rapide. Berthe Rocheleau ne perdit aucunement son sang-froid, identifia la morte comme étant effectivement sa sœur. Puis elle sortit de la pièce.

Lebœuf manqua d'être malade en voyant le cadavre, mais il arriva à se surmonter, et identifia lui aussi Gisèle Rocheleau.

Revenus dans le petit bureau, les deux personnes furent laissées à elles-mêmes quelques minutes, pour se remettre, pendant que O'Reilly inscrivait l'identification dans son rapport.

Puis Verchères amena Berthe Rocheleau dans l'avion.

Là, bien tranquilles, assis dans les confortables fauteuils, Verchères put causer avec elle.

IV

– Votre sœur était plus âgée que vous ?

– Oui.

– Il y a longtemps que vous demeuriez ensemble dans cet appartement ?

– Depuis la mort de nos parents, cinq ans.

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt-cinq ans.

– Quel âge avait votre sœur ?

– Trente ans.

– Quelle sorte de vie menait-elle ?

– Elle ne travaillait pas. Nos parents nous ont laissé une fortune raisonnable. Nous pouvons vivre sans travailler. Moi je préfère travailler plutôt que de flâner à la maison. Gisèle ne travaillait pas.

– Elle avait beaucoup d'amis ?

– Assez.

– Des ennemis ?

– Je ne sais pas.

– Où se tenait-elle, que faisait-elle ? Quelle sorte de vie vivait-elle ?

Berthe Rocheleau haussa les épaules.

– Je ne sais...

Le ton qu'elle avait était éloquent.

– Vous n'approuviez pas le genre de vie de votre sœur à ce que je vois !

– Ce n'est pas exactement le mot à dire, déclara la jeune fille. Sans approuver, sans désapprouver, je préférerais ma vie à moi.

– Vous avez un ami ?

– Oui.

– Un ami sérieux ?

– Oui. Nous sommes fiancés.

– Bon. Votre sœur n'en avait pas ?

– Non. Elle préférait sortir avec celui-ci et celui-là. Elle était bien légère.

– Tiens, tiens... Une question délicate, maintenant. Se conduisait-elle... bien ?

– Je ne sais pas. Je ne crois pas, mais je ne pourrais jurer. Je vous dis que je n'étais nullement au courant de ses affaires... Oh, si j'avais voulu épier, lire ses lettres, écouter ses conversations au téléphone... Mais c'était tellement vide, insipide, une vie toute en surface, des phrases toutes en surface... vous comprenez ?

– Oui.

– Alors je n'écoutais rien. Je ne me mêlais de rien. Je vivais ma vie, et elle la sienne.

– Ah, bon. Vous vous querelliez parfois ?

– Non. J'évitais toute querelle. En ne me mêlant de rien, c'était le meilleur moyen.

– Je vois... Maintenant, sauriez-vous par hasard pourquoi elle serait en route pour Toronto ?

– Non. Du moins, je ne crois pas... .

– Ses voyages étaient-ils fréquents ?

– Assez.

- Vous n’en étiez pas au courant ?
- Non. Ou elle me téléphonait au bureau me disant qu’elle partait pour trois ou quatre jours... ou elle me laissait une note sur la table du téléphone...
- Bon.
- Je n’en savais pas plus long...
- Et cet ami ? Ce Robert Lebœuf ?
- Je ne le connaissais pas.
- Est-ce que c’était le genre d’amis qu’elle avait ?
- Elle en avait de tous les genres. Jeunes et vieux, mariés ou non...
- Je comprends... Elle pouvait donc avoir beaucoup d’ennemis...
- Oui.
- Et vous ne savez rien de plus sur son voyage à Toronto ?
- C’est-à-dire que je ne sais si ce que j’ai pour vous a quelque rapport. C’est un télégramme qu’elle a laissé sur la table du téléphone, en

avant...

Elle sortit le papier jaune de sa bourse.

– Voici.

Verchères déplia le télégramme, le lut...

Quelques mots seulement.

« Serai là-bas jusqu’au 16. Chambre 2261. »

Et c’était signé d’une simple lettre, « V ».

Verchères put à peine réprimer une exclamation de triomphe...

– Ça se confirme, dit-il. Voici qui est très précieux... Signé V, comme le V dans le calepin, et le même numéro. Un numéro de chambre d’hôtel...

La jeune fille le regardait avec des yeux étonnés.

– Mais qu’est-ce, que vous voulez dire ? Je ne comprends rien...

– Non, je sais, dit Verchères, mais c’est ainsi...

Il s’excusa.

– Je vais vous faire entrer, et vous m’attendrez

là. J'ai du travail pressant à faire.

Ils retournèrent dans la gare des avions.

Les passagers protestaient plus que jamais.

O'Reilly s'en plaignit à Verchères.

– Il faut faire quelque chose avec eux. Ils vont nous mettre dans de mauvais draps. Ils veulent savoir pourquoi ils ne sont pas questionnés, exonérés, puis remis en liberté...

– Tout à l'heure, dit Verchères. J'ai quelque chose, je crois. Vous voyez ce télégramme ?

– Oui.

– Il mentionne un numéro de chambre d'un hôtel, probablement à Toronto. Il s'agit de savoir, de chaque hôtel là-bas, en commençant par les plus fréquentés, qui avait réservé cette chambre jusqu'au 16 juin.

– Oui.

– Ensuite, de la compagnie de télégraphe, à Montréal, qui a envoyé ce message, si ça peut être possible qu'ils nous le disent.

– Oui.

– Bon. Maintenant, je vais voir les passagers. Ici dans le bureau. Dites à un de vos hommes qu’il les fasse entrer un par un.

– Très bien.

Verchères s’installa dans une chaise, alluma une cigarette, et se prépara à questionner les passagers récalcitrants. Déjà dans sa tête, se formait une théorie.

V

Le premier qui entra était un Anglais mince et furieux.

Vêtu d'un très correct veston bleu et de pantalon gris, il était l'image même du britannique tel que décrit dans le magazine Punch.

– Vous allez me dire, s'exclama-t-il avant même que Verchères put parler, comment il se fait que nous soyons retenus ici si longtemps...

Mais Verchères le fit asseoir, le visage bien sérieux...

– Je regrette, dit-il, mais vous pouvez prendre ma parole que vous serez ici que le temps nécessaire, et pas une minute de plus. D'ailleurs je crois bien que nous pourrons vous laisser continuer d'ici quelques minutes...

– Tant mieux, dit l'Anglais. Je commençais à

croire que vous le faisiez exprès.

– Je vous assure que nous faisons au plus vite.

– Tant mieux encore une fois.

– Maintenant, quelques questions. Votre nom ?

– Richard Wainwright.

– Occupation ?

– Importateur-exportateur.

– Connaissez-vous Gisèle Rocheleau ?

– Qui ?

– La jeune fille assassinée ?

– Pas du tout. Je ne connais pas de jeunes filles... Je n'ai pas le temps de connaître de jeunes filles. Je suis un homme très occupé, moi...

Verchères le crut facilement.

L'Anglais n'était pas du tout le type pour ce genre de sport...

– Jusqu'à quand comptez-vous rester à Toronto ?

– Deux jours seulement, ensuite je m'en vais à

New-York.

– Bon. Je vous remercie beaucoup.

Wainwright sortit, fut remplacé par un autre passager, un homme pesant environ trois cents livres, et mesurant près de six pieds et demi.

– Votre nom ? demanda Verchères après que l’homme eut fini de vociférer contre le retard stupide.

– Isaac Abramson.

– De Montréal ?

– Non, de Calgary.

– Depuis combien de temps êtes-vous à Montréal ?

– Trois jours.

– Et combien de temps serez-vous à Toronto ?

– Quatre jours seulement, ensuite je retourne chez moi.

Il sortit, celui-là aussi, et ce fut un autre passager.

Celui-là, comme les deux autres, laissa

déverser une bile abondante. Il était pressé, il avait des affaires à Toronto, puis à Chicago ; il était attendu, il avait des rendez-vous. Ce délai était stupide. Pour quoi ne le laissait-on pas continuer...

Ainsi sur toute la gamme.

Verchères l'écoula patiemment.

– Vous avez fini ? dit-il finalement, alors voici une question que je voudrais vous poser. Comment vous nommez-vous ?

– Gilbert Thibault.

– Vous êtes de Montréal ?

– Oui.

– Connaissez-vous la défunte ?

– La jeune fille morte ?

– Oui.

– Je ne crois pas. Du moins pas à la voir. Je connais peut-être son nom. Comment se nomme-t-elle ?

– Gisèle Rocheleau...

– Rocheleau... Rocheleau... Non, je regrette, mais je ne la connais pas...

Ce passager était plus jeune, et semblait plus le type pour connaître une femme du genre Rocheleau.

– Où vous retirez-vous, à Toronto ?

– Au Royal York.

– Jusqu'à quand ?

– Jusqu'au dix juin.

– Vous avez des réservations ?

– Oui.

– Très bien, vous pouvez vous retirer.

L'homme sortit et Verchères resta seul. Il essayait, par des questions bien innocentes, à percer le voile de mystère qui entourait cette mort.

Le poison avait dû venir d'un des passagers.

Le plus évident semblait le vis-à-vis de Gisèle Rocheleau, ce Valère Levesque dont les initiales correspondaient à des initiales trouvées ici et là sur la personne de Gisèle, dans ses effets

personnels...

Et soudain Verchères eut une idée.

Juste comme un autre passager entrant, il se leva.

– Asseyez-vous un instant, dit-il, excusez-moi, je reviens.

Il sortit, alla trouver O'Reilly.

– Communiquez avec l'inspecteur Belœil, de Montréal. Dites-lui de pénétrer par effraction s'il le faut dans l'appartement de Gisèle Rocheleau. Je veux une fouille complète. Je veux des lettres, des messages, n'importe quoi qui serait signé V. L.

– Très bien.

Verchères retourna à son passager.

Celui-ci était le plus vieux de tous ceux qu'il avait vus.

Il devait avoir au moins soixante-dix ans.

Courbé, presque grelottant.

Il avait une moustache blanche.

– Comment vous nommez-vous ? demanda Verchères.

Le vieillard avait donné sa secousse d'imprécations lui aussi, au sujet des retards.

Mais Verchères ne l'avait même pas écouté. Quand il eut fini, il lui demanda son nom.

– Archibal Stephenson, dit le vieillard.

– Votre occupation ?

– Inspecteur en comptabilité.

– Vous résidez à Montréal ?

– Non, à Québec.

– Votre famille demeure là ?

– Oui.

– Vous venez souvent à Montréal.

– Quelques fois, oui.

– Souvent ?

– Une dizaine de fois par année, peut-être.

– Connaissez-vous Gisèle Rocheleau ?

– Celle qui est morte ?

– Oui.

– Non, je ne la connaissais pas.

Un fin sourire s'estompa sur les lèvres du vieillard.

– Jeune homme, dit-il, vous ne croyez tout de même pas que je serais encore capable de connaître des jeunes femmes de cette sorte ?

Verchères rougit un peu...

– Je dois questionner tout le monde, dit-il...

– Je vous comprends, dit le vieux. Et sachez que votre question était un fort beau compliment pour moi... Non, je regrette, mon cher, je le regrette sincèrement, mais je ne la connaissais pas.

– Merci beaucoup.

Verchères laissa sortir le vieillard sans le questionner davantage.

Puis vint le tour de deux autres passagers, que Verchères élimina aussi.

Il ne restait plus maintenant qu'un sud-américain de passage seulement.

Il arrivait d'Europe, et s'en allait à Chicago.

Celui-là, un autre, et finalement le passager du nom de Valère Lévesque.

Il était le seul qui n'ait pas été éliminé...

Avant de le questionner cependant, Verchères préféra questionner Robert Lebœuf, qui se disait l'ami de Gisèle Rocheleau...

VI

L'industriel Lebœuf semblait revenu de son émoi de tout à l'heure, alors qu'il avait dû identifier la jeune morte.

Cependant, il était encore nerveux, et il s'épongeait le front en sueurs, malgré la fraîche température qui régnait à Ottawa.

– Vous m'avez dit que vous vous nommiez Roland Lebœuf, et que vous étiez un industriel ?

– C'est juste, répondit l'homme.

– Vous connaissiez Gisèle Rocheleau depuis longtemps ?

– Six ou sept ans.

– Vous étiez en relations constantes avec elle ?

– Oui.

– De quelle façon ?

– Que voulez-vous dire ?

– Il y a bien des façons de connaître les gens. Vous pouviez être un ami, ou un amant... Vous voyez que je suis franc. Soyez franc avec moi.

– Disons un peu des deux...

– C'est vague...

– Je fus assez longtemps son amant. Par la suite, je suis devenu ami. Un ami sincère. Pourquoi ?

– Comment, pourquoi ?

– Oui, pourquoi êtes-vous devenu un ami, au lieu de continuer à être un amant ?

Lebœuf rougit.

– Disons que je laissais la place à quelqu'un de plus... jeune...

– Quelqu'un en particulier ?

– Non, Gisèle ne s'est jamais attachée à personne.

– Pas même à vous ?

– Peut-être.

– Et vous étiez donc un ami ?

- Oui.
 - Elle se confiait à vous ?
 - Pas autant que je ne l’aurais voulu, mais un peu.
 - Étiez-vous au courant de sa vie durant les derniers mois ?
 - Un peu.
 - De ses amis ?...
 - Un peu.
 - Si je vous nommais des initiales, pourriez-vous me dire si elles vous disent quelque chose ?
 - Allez-y.
 - Les initiales V. L...
- Lebœuf se plissa le front... et tout à coup il eut comme un sourire triomphant...
- Naturellement, mais oui... V. L., avez-vous dit ?
 - Oui.
 - Une histoire assez cocasse... Des lettres...
 - Expliquez-vous !

– Voici. Gisèle a reçu, il y a quelques mois, une lettre simplement signée V. L., une lettre très charmante, qui disait à la jeune fille toute l’admiration du signataire. Il la connaissait de vue, et il voulait correspondre avec elle quelque temps avant de se faire connaître...

– Étrange en effet.

– Oui. Gisèle a toujours aimé l’aventure. Elle lui a répondu...

– À quelle adresse ?

– Une station postale, poste restante.

– Rien de compromettant !

– En effet. Elle m’a raconté la chose, et elle s’en amusait beaucoup. ,

– Quelle sorte de lettres envoyait le type ?

– Des lettres fort bien tournées, gentilles, pleines de tact.

– Vous en avez lu quelques-unes ?

– Oui.

– Et elle répondait aux lettres régulièrement ?

– Oui.

– Combien de temps a duré la correspondance ?

– Trois ou quatre mois, à raison d’au moins une lettre par semaine, quand ce n’était pas deux.

– Et elle ne désirait pas connaître le type ?

– Oui et non. Elle brûlait de curiosité, évidemment, d’un autre côté elle craignait un désappointement que je lui assurais être inévitable. S’il avait été présentable, il se serait montré avant ça...

– Il lui envoyait autre chose que des lettres ?

– Oui. Des fleurs, des boîtes de chocolats, des bas nylons. Des choses du genre.

– Je vois.

– Finalement, il y a deux semaines environ, dans une de ses lettres, Gisèle, prise par la curiosité, lui offrait de le rencontrer.

– Que répondit le type ?

– Il dit qu’il ferait bientôt, un voyage d’affaires à Toronto, et qu’elle pourrait le

rencontrer là, si elle le désirait.

– Pourquoi à Toronto, puisqu’il était de Montréal ?

– C’est ce qu’elle lui objecta, et voici l’argument qu’il présenta. Là-bas, elle saurait son nom et son numéro de chambre. Elle pourrait le faire repérer par un chasseur, et le voir passer. S’il lui déplaisait, elle reprendrait l’avion pour revenir en ville... c’était tout...

– Mais la même chose aurait pu se passer à Montréal.

— Oui, évidemment, mais Gisèle comprit parfaitement ce que voulait le type...

– Et c’était quoi ?

Lebœuf étendit les mains, paumes en l’air, en un geste de résignation...

– La solitude là-bas, la certitude d’une aventure sans dérangements...

– Oui, oui, je vois...

– Et elle accepta d’y aller...

– Elle ne sut pas d’autre chose que ses initiales

V. L. ?

– Oui. Il lui donna le nom de Victor Labelle...

– C’était sous ce nom qu’elle devait le rencontrer à Toronto ?

– Oui.

– Pourquoi avez-vous dit : « il lui donna le nom de... » ? Soupçonnez-vous que ce puisse être un faux nom ?

– C’est bien possible. Toute l’affaire me semblait assez louche pour ne pas croire à ce nom de Victor Labelle.

– Pensez-vous que ce serait une gigantesque fumisterie, montée par quelqu’un des amis de Gisèle ?

– Peut-être, c’est possible, mais je ne crois pas que ce soit ainsi... Je crois plutôt que le type existe, vraiment. Il était en quête d’une aventure, et il a cru la trouver avec Gisèle...

– Il a passé à un cheveu de la trouver...

– Oui.

– Seulement, elle est morte...

– Oui, il y a ça.

Lebœuf se leva.

– Est-ce que vous voudriez en savoir davantage ?

– Oui... c'est-à-dire que c'est une opinion...
Croyez-vous que ce Victor Labelle, que ce V. L.
aurait tué Gisèle ?

– C'est possible...

– Mais pourquoi ?

– Oh, je ne sais pas... je ne sais plus... Écoutez,
c'est une pénible aventure, tout ça. J'estimais
beaucoup cette enfant. Je l'aimais. Sa mort est un
très grand choc... Je ne sais plus rien, moi. Je sais
qu'elle allait rencontrer V. L. à Toronto. C'était
une aventure. Pour elle comme pour lui... Je
n'aimais pas ça. Elle y allait tout de même. Elle
est morte... Alors vous comprenez ?...

Il secoua la tête...

– Maintenant, dit-il, tout est fini...

– Vous êtes marié ? demanda Verchères.

L'homme eut une grimace...

– Oui, dit-il, oui, je suis marié...

Puis il sortit, tête basse.

Verchères le regarda aller, puis il appela O'Reilly dans l'autre pièce.

VII

– O'Reilly, dit Verchères, je crois que nous approchons de la fin.

– Oui ?

– Oui. Mes théories se précisent de plus en plus. Est-ce que vos hommes ont fait des relevés d'empreintes ?

– Oui.

– Sur la tasse de café, par exemple ?

– Oui.

– Il n'y en avait aucune ?

– Aucune autre que celles de l'hôtesse, et celles de la morte.

– Sur le siège, sur les bras du siège ?

– Rien.

– Vous avez conservé les empreintes de tous les passagers ?

- Oui.
- Bon.
- Il vous en reste un à questionner, n'est-ce pas ?
- Oui. Lévesque... Il proteste ?
- Oui. Il veut savoir pourquoi les autres sont libres de partir et lui ne l'est pas ?
- Je vais les questionner dans quelques minutes...
- Verchères paraissait soucieux...
- Qu'est-ce qu'il y a ? dit O'Reilly, ça ne va pas ?
- Oui et non... Je cherche un mobile.
- Au crime ?
- Oui. Si je pouvais trouver un mobile... la solution serait assez simple. Il ne s'agirait plus que de bluffer... O'Reilly, pourquoi un homme risque-t-il tout pour tuer une femme à qui il a fait des déclarations qui ressemblent à de l'amour ?
- Habituellement c'est du dépit...

– Oui, mais le cas ici est différent. Cet homme, à ce qu’il dit, ne connaissait pas encore la femme. Il allait la rencontrer à Toronto. C’était un rendez-vous amoureux, une aventure... Pourquoi la tuer ?

– Je ne sais vraiment pas...

Verchères était perdu dans un rêve.

– Un homme tue une femme par jalousie, par appât du gain, par vengeance. Il ne pouvait être jaloux, et l’appât du gain ne peut certainement exister... Il resterait donc la vengeance... mais pourquoi, à cause de quoi ?...

Verchères se leva.

– Je veux questionner une seconde fois la sœur de la victime.

La jeune fille se tint debout devant Verchères.

Elle avait repris toute son assurance.

Maintenant, elle semblait plutôt vouloir s’en aller, en finir avec cette histoire.

– Dites-moi, mademoiselle Rocheleau, nous sommes en face d’un problème. Je crois que vous

pourriez nous donner la solution. Votre sœur a-t-elle eu un amoureux sérieux dans sa vie ?

– Oui, Robert Lebœuf...

– Non, je ne veux pas dire celui-là. Plus loin en arrière, lorsqu'elle était plus jeune...

Berthe Rocheleau ricana.

– On pourrait toujours parler de Bertrand Laniel, mais c'est si loin en arrière, celui-là...

– Pourquoi avez-vous ricané sur ce ton ?

– Oh, c'est tellement une histoire pas trop propre. Je crois que c'est la première fois que je me suis trouvée en face de la réalité...

– Que voulez-vous dire ?

– J'ai connu ma sœur ce jour-là, pour la première fois. La révélation n'a pas été un plaisir, je vous assure.

– Pourquoi ?

– Comment vous sentiriez-vous si vous veniez de découvrir que votre sœur est une vipère ?

– Pas trop gai, je suppose.

- Exactement, et c’est ainsi que j’ai réagi.
- Que s’est-il passé ?
- Bertrand Laniel était un ami. Nous l’avions rencontré à une soirée.
- Vos parents vivaient dans ce temps-là ?
- Oui.
- Quel âge aviez-vous ?
- Seize ans environ, peut-être dix-sept.
- Votre sœur avait donc vingt et un ans ?
- C’est ça.
- Continuez.
- Bertrand s’est épris de moi. Oh, un petit béguin. Ça n’a duré que deux jours. Il était en vacance, et je savais qu’il avait une très tendre amie dans sa ville natale...
- Quelle ville ?
- Québec.
- Bon, je vois.
- Dès le premier instant que Gisèle s’est aperçue du béguin de Bertrand pour moi... non,

béguin n'est pas le mot. Disons de l'intérêt...

– Oui, oui, je comprends. Une amourette de vacance...

– C'est ça. Dès qu'elle s'en est aperçue, elle a fait tout ce qu'elle a pu pour l'attirer à elle.

– Elle a réussi ?

– Oui. À tel point qu'il est venu résider à Montréal, qu'il a abandonné ses études, rompu définitivement avec sa petite amie...

– Et puis ?

– Une couple de mois après son arrivée en ville, Gisèle le fichait là...

– Diable...

– En soi, rien de bien grave. Seulement, c'est la suite qui n'est pas si intéressante.

– Vous m'intéressez...

– Ce n'est pourtant pas si propre. Il a imploré, il s'est mis à ses genoux et elle a ri de lui. Il a voulu retourner à Québec, mais la veille de son départ, il apprenait deux tristes nouvelles...

– Lesquelles ?

– Son père était ruiné, et sa petite amie se faisait tuer dans un stupide accident d’auto...

– Diable de diable...

– Naturellement, le choc fut terrible pour le jeune homme. Il avait tout laissé pour venir vers Gisèle, elle le repoussait, et voilà que tout s’écroulait sous lui...

– Qu’est-ce qu’il est devenu ?

– Il a fait une bêtise...

– Laquelle ?

– Il a commis une suite de vols à main armée, et il a été pris, condamné à sept ans de pénitencier...

Verchères fit un rapide calcul dans sa tête...

– Il serait sorti maintenant ?

– Oui, je le crois.

– Vous ne l’avez jamais revu ?

– Non.

– Et Gisèle n’en a jamais parlé ?

– Jamais.

– Vous le reconnaîtriez si vous le voyiez ?

– Oui.

– Alors voici ce que vous allez faire. J’ai de forte raison de croire que ce crime est un crime de vengeance. Tenez-vous dans le bureau voisin. Quand je vous appellerai, vous viendrez.

– Certainement, monsieur Verchères...

Verchères fit venir O’Reilly.

– Je veux votre présence ici, et deux hommes en plus. Je crois que de plus en plus nous touchons à la fin.

– Tant mieux, dit le détective. Je commence à avoir faim.

– Moi aussi, dit Verchères en riant. D’autant plus que je voudrais bien me rendre à Toronto ce soir... Il alluma une cigarette.

– Faites entrer Valère Lévesque, dit-il...

Le passager entra.

Il était mince et maigre. Le visage bilieux l’était plus que jamais.

Verchères remarqua son dos courbé, ses

longues mains nerveuses.

Il le fit asseoir devant lui.

– Cigarette ? dit-il.

Lévesque accepta.

– Je suis très contrarié de ce retard, dit-il. Je suis attendu à Toronto.

– Je regrette, monsieur Lévesque, dit Verchères. Moi aussi je suis attendu et je n'ai rien de plus pressé que de terminer cette enquête au plus tôt.

Lévesque inclina la tête en signe d'assentiment, puis il s'installa plus avant dans la chaise.

– Vous avez des questions à me poser ? dit-il.

– Oui. Vous êtes bien Valère Lévesque ?

– Oui.

– De Montréal ?

– Oui.

– Depuis longtemps ?

– Un an environ.

- Et auparavant ?
- Je... voyageais à travers la province.
- Quelle est votre occupation ?
- Je n'en ai pas dans le moment. Je vais justement à Toronto à ce sujet.
- Vous savez que le crime a été commis dans le fauteuil voisin du vôtre ?
- Oui.

L'homme était imperturbable.

Son visage ne changeait pas d'expression.

Il regardait le bout de sa cigarette fixement.

Les détectives alignés autour de lui ne semblaient nullement l'impressionner.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur le front de Verchères.

– Oui, dit Verchères, dans le fauteuil voisin du vôtre. Or, la tasse de café, quand elle est arrivée au siège de la victime, était intacte. Le poison y a été déposé après...

– Et puis ?

Il avait haussé les épaules d'une façon indifférente.

– Et puis, dit Verchères, vous ne voyez pas ce que ça pourrait supposer ?

– Ça pourrait supposer, rétorqua l'homme, que le poison y a été mis par l'hôtesse, ou n'importe quel passager qui serait passé dans l'allée...

– En avez-vous vu un ?

– Non.

– L'hôtesse affirme que personne ne s'est levé. Sauf la victime qui est allée à la toilette.

– Je n'ai pas remarqué, dit Lévesque froidement.

– C'est durant cette absence que le poison a été mis dans sa tasse...

– Ah ?

– Il n'y avait aucun passager dans les sièges d'arrière. Les seuls passagers étaient dans les sièges en avant de vous...

– Tiens ?

– L'hôtesse était à l'arrière, mais elle était

occupée à préparer le café.

– C’est normal.

– Oui. Donc, vous êtes le seul, dans tout l’avion, qui pouviez, à votre gré empoisonner la tasse de café de la jeune fille...

– Je ne la connaissais même pas, pourquoi aurais-je fait ça ?

Verchères eut un geste bref, de la main.

– Écoutez, Lévesque, ce que vous dites là, nous nous le sommes dit dès le début. Pourquoi ? Alors nous avons fait une enquête rapide dans la vie de Gisèle Rocheleau...

– C’était son nom ?

– Oui.

– Je ne le savais pas.

– Notre enquête a prouvé un point. Quelqu’un dont les initiales sont V. L. était mêlé à la vie de la jeune fille.

– Et puis ?

– Ce sont vos initiales...

Lévesque se mit à rire doucement.

– Et puis après... Dites donc, il n'y a pas seulement un chien...

– ... qui s'appelle Pataud, coupa Verchères, je le sais... Mais l'enquête ne s'est pas terminée là... Nous avons été plus loin...

– Oui ?

– Certainement. Nous avons été même très loin en arrière...

La phrase de Guy Verchères fut la première à provoquer une réaction quelconque chez Lévesque.

Pas grand-chose.

Un clignement d'yeux un peu trop rapide, c'est tout.

Il dit tout simplement :

– Ah ?

– Oui. Nous avons découvert...

À ce moment le téléphone sonna.

C'était Montréal.

Théo Belcœil avait complété la fouille de l'appartement.

– Mon vieux Guy, nous avons découvert une vraie mine... De tout ce que tu veux en fait de lettres d'amour...

– Oui ?

– Je t'assure que ta victime faisait une vie passablement occupée... Et ses amis étaient bien traités, ça je te l'assure. On a lu des lettres qui sont presque des lettres de remerciement, de gratitude...

– Tiens. Et ce que je te demandais ?

– Ce qui était signé V. L. ?

– Oui..

– Il y en a tout un paquet. C'est plus sobre que le reste, beaucoup plus chaste, je t'assure...

– Bon. Et c'est tout là ?

– Oui.

– Qu'est-ce que ça indique ?

– Dans les dernières, il est beaucoup parlé d'un certain voyage à Toronto, qui ressemble à

un rendez-vous d'amoureux...

– Bon. Peux-tu me relever toutes les empreintes qui pourraient subsister là-dessus. Je veux la classification si ce sont celles d'un homme...

– Je vais faire ça immédiatement.

Verchères raccrocha, et fit un léger signe à O'Reilly.

Celui-ci comprit, et alla chercher, dans l'autre bureau, une feuille de relevé d'empreintes digitales.

C'était celle de Lévesque.

Mais comme elle était semblable aux autres, il ne pouvait savoir.

Il était assis trop loin pour pouvoir lire son nom au haut du rapport.

Verchères mit la feuille sous l'appareil téléphonique.

– Continuons, dit-il. Au moment où le téléphone sonnait, je vous disais que nous avons découvert ceci. Toute une correspondance, signée

des initiales V. L., dont la culmination était un rendez-vous à Toronto. Il y avait même un numéro de chambre d'hôtel... O'Reilly, est-ce que la vérification est terminée là-dessus ?

– Oh, oui, j'oubliais.

Il prit une feuille de papier, la tendit à Verchères.

Une dizaine de noms d'hôtel...

Au Royal York, la chambre 2261 serait occupée, jusqu'au 16 juin, par monsieur et madame Victor Labelle...

– Tiens, dit Verchères, voilà qui confirme tout. Et le type a pris ses précautions. Il s'est enregistré double, pour éviter toute mésaventure avec la police... Magnifique...

Il releva la tête, regarda Victor Lévesque dans les yeux.

L'homme ne bougeait pas.

Seulement, un petit muscle dans la joue remuait constamment...

Verchères sourit.

– Je continue, dit-il. Donc cette correspondance. Par la suite, cela m’a éveillé les idées. Dites-moi, Lévesque ! Supposons qu’un homme s’en va rencontrer une femme dans un rendez-vous d’amour, pourquoi la tuerait-il ?

Lévesque ne dit rien.

Il ne bougea pas non plus.

Son visage était un peu plus pâle.

Il se tenait un peu plus droit sur sa chaise.

Maintenant, on pouvait se rendre compte de la tension nerveuse chez le type.

– Vous ne savez pas, Lévesque ?

Il secoua la tête.

– Non.

– Ici, nous ne le savions pas, non plus. C’était confus, obscur. Pourquoi tuer ? Mais j’ai essayé de faire des déductions. On tue, lorsqu’on tue une femme, par dépit, par jalousie, ou par vengeance...

Verchères se renvoya en arrière dans sa chaise.

– Vous comprenez ça, Lévesque, par vengeance... Mais quelle vengeance ? Nous avons fait venir ici la sœur de Gisèle Rocheleau, Berthe Rocheleau... Elle a pu nous éclairer un peu.

Valère Lévesque se mordit les lèvres.

Il semblait plus pâle encore que tantôt...

– La vie de Gisèle Rocheleau me semblait une drôle de vie, pas trop propre. Je me suis demandé si, à une époque de cette vie, elle n'avait pas commis quelque vacherie qui pourrait lui attirer, aujourd'hui, une vengeance passionnée... Je n'avais pas tort. Berthe Rocheleau nous a raconté une histoire bien simple du type qui tombe amoureux d'une femme, qui est rejeté, qui a brûlé ses ponts derrière lui, et commet des bêtises par dépit...

Verchères se leva, vint se placer devant Lévesque.

– Je vous dis tout ça, Lévesque, parce que maintenant je suis sûr de mon affaire. Ça se lit dans vos yeux.

Lévesque cria soudain :

– Rien ne se lit dans mes yeux !

Mais Verchères soupira.

– Il ne s’agissait que du mobile. La preuve de circonstance est contre vous Gilbert Laniel...

L’homme sursauta, un coup qui faillit lui disloquer une épaule.

Mais il ne dit rien.

– Gilbert Laniel, continua Verchères, qui a aimé Gisèle Rocheleau au point de tout laisser : études, petite, amie, parents, tout ! Et qui n’a rien retrouvé de tout ça quand il a été rejeté dans le fossé par la mauvaise Gisèle... Alors quoi, Laniel, quand êtes-vous sorti du pénitencier ? Il y a un an ?

L’homme ne bougea pas.

Il avait baissé la tête et il ne bougeait pas.

Quand Verchères lui posa la question, il secoua un peu les épaules, mais ne dit rien.

– Nous pouvons tout prouver, maintenant, Laniel. Vos empreintes sont là. Elles prouveront

tout d'abord votre identité...

Le téléphone sonna de nouveau...

C'était encore Belœil.

– Nous avons trouvé trois empreintes, dit-il.

– Donne-moi la classification.

Belœil dicta à Guy Verchères toute une série de chiffres, de mot-codes, de divisions en secteurs.

Quand il eut fini, Verchères le remercia, et raccrocha.

Il prit la feuille sous le téléphone, et compara avec les notes données à l'appareil par Belœil.

Il divisa les empreintes de Lévesque en quatre...

Puis il établit des points de comparaison.

Quand il eut fini, il releva la tête et regarda tristement Lévesque.

Celui-ci regardait travailler Verchères d'un air inquiet.

– Je le regrette pour vous, dit Guy. Vous êtes

probablement un bon type. Seulement votre esprit de vengeance est à long terme. Ces empreintes, à la première comparaison, sont les mêmes. Celles-ci sont les vôtres, prises ici, et celles-là, ont été trouvées sur les lettres signées V. L...

Lévesque haussa les épaules,

– Tout ceci était loin derrière, dit Guy. Vous étiez moralement certain que Gisèle ne vous reconnaîtrait pas du premier coup... qu'elle ne vous verrait même pas...

Lévesque se mit à parler.

– Mais elle m'a vu, dit-il, c'est là que vous vous trompez. Elle m'a vu. Elle s'est levée pour aller à la toilette, et je crois que c'était pour être bien certaine que c'était moi. Elle a jeté un coup d'œil, et j'ai vu qu'elle me reconnaissait...

– Alors vous avez mis le poison dans sa tasse de café ?

– Oui. Autant avouer. Vous me tenez. Tout est contre moi. C'est comme vous dites, j'avais le mobile, et l'opportunité...

– Oui..

– Alors je comptais sur le changement opéré en moi par la prison. Gisèle ne me reconnaîtrait pas. Seulement là-bas, à Toronto, dans la chambre d’hôtel...

– C’était là que vous vouliez la tuer ?

– Oui.

– Quand elle vous a reconnu vous avez décidé de la tuer immédiatement ?

– Oui. Je me suis dit qu’elle pourrait bien deviner que c’était moi, V. L., et qu’elle refuserait ensuite de me voir là-bas. Je pouvais tout manquer, alors j’ai agi tout de suite...

– Vous avez glissé le poison dans sa tasse ?

– Oui.

– Vous l’aviez d’avance, pour la tuer là-bas, à Toronto ?

– Non. Je voulais l’étouffer avec mes deux mains...

– Mais pourquoi le poison ?

– C’était pour moi, ensuite...

– Je vois...

– C’était une vengeance mûrie depuis dix ans. Dix longues années. Ça ne vous paraît pas long à vous autres, parce que vous êtes libres. En dedans, au pénitencier, c’est long...

– Je croyais que c’était sept ans...

– J’ai tenté de m’évader, et j’ai écopé d’une pleine sentence sans rémission de temps pour bonne conduite, avec trois ans en plus.

– Ah, bon, je vois... Donc nos déductions étaient correctes ?

– Oui.

– C’était bien vous, V. L. ?

– Oui. C’était le moyen que j’employais. Je savais que Gisèle, pourvu qu’il y ait de l’aventure au bout, marcherait...

– Vous ne vous trompiez pas.

– Non. Elle a marché... Jusqu’à sa mort. Je regrette d’avoir causé tant de chichi, cependant. Mais que voulez-vous... !

– Est-ce que vous espériez vous en tirer ?

– Quand j’ai vu que je pouvais glisser le

poison sans être vu, je me suis dit que j'avais des chances... Il a fallu que vous soyez là...

– Ç'aurait été moi, ou un autre, dit Guy Verchères. La police ne laisse rien de côté, aujourd'hui. Vous étiez un suspect logique !

– À cause de mes initiales ?

– Non, surtout à cause du fait que VOUS SEUL aviez pu placer le poison dans sa tasse. Je me suis donc ingénié à vous trouver un mobile... Avec un mobile, un lien, tout se prouvait ensuite... Là où vous auriez dû découvrir vos traces...

Mais Verchères s'interrompt...

– Non, dit-il non, quoique vous ayez fait, vous n'auriez pas pu couvrir vos traces... c'est certain. Nous vous aurions retracé inévitablement...

Épilogue

Les lecteurs remarqueront que cette histoire n'a pas été présentée de la façon habituelle.

Au lieu de poser un problème où le coupable n'est découvert qu'à la toute dernière seconde, un de ces problèmes de mathématique déductive dont raffolent les amateurs de littérature policière, nous avons préféré exposer de façon détaillée le travail de la police.

Trop de gens s'imaginent qu'il est facile de commettre un crime impunément.

Trop peu de gens savent avec quelle minutie le passé d'une personne est examinée, comment chaque amitié, chaque connaissance, chaque transaction, tout enfin, peut contribuer à faire découvrir le coupable.

Ici, dans cette cause, le détective est parti de deux initiales, V. L., qu'il trouvait incongrues.

De ces lettres il est passé à l'historique de la vie de la victime. Puis dans cet historique il a découvert deux ou trois petits points qui reliaient la vie courante de la jeune fille aux initiales en question.

Puis, de ceci est venu l'histoire de cet amour d'antan, de Gilbert Laniel et de ses bêtises.

Alors reliez le tout. Maintenant, le criminel avait un mobile.

Additionnez, comme l'a fait le détective, tous les facteurs, et vous comprendrez comment ce crime d'abord en apparence insoluble, devenait clair, net, précis.

Et apprenez-y la grande leçon qui compte : le crime ne paie pas. Il finit toujours par être découvert.

Cet ouvrage est le 590^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.